

A close-up photograph of a woman's face, focusing on her eyes and the side of her head. She is wearing a blue headscarf. The lighting is soft, highlighting the texture of her skin and the details of her eyes.

**Christine Benoit**

Elles  
puisent  
à la Source  
de vie...

La voix des femmes dans la Bible

empreinte  
temps présent.

# Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Dédicace](#)
4. [Sommaire](#)
5. [Préface](#)
6. [Ève, mère de l'humanité](#)
7. [Sara, mère du peuple d'Israël](#)
8. [Hagar, mère d'Ismaël](#)
9. [Rébecca, femme d'Isaac](#)
0. [Rachel, matriarche du judaïsme](#)
1. [Léa, première épouse de Jacob](#)
2. [Dina et sa quête d'amitié](#)
3. [Tamar, gardienne de la sagesse](#)
4. [Myriam, la femme salvatrice](#)
5. [Rahab, héroïne de la foi](#)
6. [La fille de Jephthé, objet de sacrifice, sujet de mémoire](#)
7. [La concubine de Guivéa](#)
8. [Débora, mère en Israël](#)
9. [Yaël, bénie entre les femmes](#)
0. [Noémi, belle-mère aimante et généreuse](#)
1. [Ruth, la première convertie](#)
2. [Le cantique d'Anne](#)
3. [Mikal, l'amour sauveur](#)
4. [Avigail, beauté et sagesse](#)

5. [La sorcière d'Ein-Dor](#)
6. [Bethsabée, la Reine mère](#)
7. [La trop belle Tamar](#)
8. [La femme avisée de Teqoa](#)
9. [Celle-ci et Salomon](#)
0. [Celle-là et Salomon](#)
1. [La reine de Saba](#)
2. [La veuve de Sarepta et ses galettes](#)
3. [La Shounamite](#)
4. [Yéhoshèva, la protectrice](#)
5. [Houlida, la prophétesse](#)
6. [Anna, l'épouse de Tobit](#)
7. [Sara, épouse de l'espérance](#)
8. [Le courage de Judith](#)
9. [La reine Vasti, l'insoumise](#)
0. [Hadassah, la reine Esther](#)
1. [Le martyr d'une mère gardienne de la Loi et de l'identité](#)
2. [La femme de Job](#)
3. [Suzanne](#)
4. [Élisabeth, mère de Jean-Baptiste](#)
5. [L'intériorité de Marie](#)
6. [Anne, sentinelle de l'avenir](#)
7. [La Samaritaine](#)
8. [Une femme témoin de la guérison d'un paralytique](#)
9. [La veuve de Nain](#)
0. [L'invitée chez Simon le pharisien](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manger dans la poussière. L'ÉTERNEL annonça qu'il aurait la tête écrasée par la descendance de la femme. Dieu ne m'avait donc pas condamnée, en donnant au féminin le pouvoir de combattre le mal.

Adam ne se trompa pas en me nommant Ève, qui signifie « la vie » ou « la vivante ». De quoi m'étais-je rendue coupable ? D'incarner le monde des vivants ?

Cette désobéissance serait-elle l'héritage de la condition humaine ? Que resterait-il dans la mémoire des générations à venir : la faute, la condamnation de l'ÉTERNEL ou la possibilité donnée à l'Homme de créer son monde, de naître à lui-même par ses choix ? L'ÉTERNEL, dans son amour, avait donné la liberté à l'Homme. En quittant cette vie paradisiaque qui organisait tout sans aucun effort de sa part, l'Homme avait gagné la possibilité de créer sa vie. En contrepartie, sa création allait lui demander des efforts.

La perte du paradis serait-elle un processus lent et irréversible qui conduirait l'humanité vers le matérialisme et la mort spirituelle ? Ou le chemin inverse qui la conduirait vers Dieu en remontant l'Arbre de vie ? Un Dieu voulu, un Dieu à retrouver en soi, désirant son Bien-aimé pour reformer le Un accompli.

## Sara, mère du peuple d'Israël

Nos accordailles, célébrées par de somptueuses réjouissances et un grand festin, eurent lieu à Ur, ville de la Lumière. Mais pour mon malheur, aucun enfant ne fut brodé dans mon sein. Mes espoirs balayés à chaque pleine lune pleuraient sur ma terre aride. Le jour, je sentais peser sur moi le lourd fardeau de la stérilité. La nuit, des vents violents semblaient déraciner la vie qui aurait voulu poindre en moi. Mon royaume intérieur restait inhabité. Je ne portais dans mes entrailles qu'une immense douleur. Le futur se dessinait dans le silence de la maison d'un couple âgé.

À la mort de notre père Tèrah, nous quittâmes Harân en compagnie de Loth, le neveu de mon mari Abram. Un déracinement à l'appel de l'ÉTERNEL. Quitter notre pays, notre famille, notre maison, le statut du nom de notre père. Telle était sa demande. La confiance d'Abram dans sa parole fut aussitôt mienne. Nous partîmes sur les chemins de l'espérance avec nos gens, nos troupeaux et tous nos biens. Mon regard fixait une immense étendue de sable d'un brun jaunâtre monotone. Désormais, notre nouvelle terre n'était plus derrière, mais devant. La terre de Canaan. Sur le chemin ardu, je gardais dans mon cœur les Paroles de l'ÉTERNEL à Abram. Un pays, un grand peuple. Cet exil était-il le chemin obligé vers la fécondité ? Sur un sol chaud et un soleil ardent, nous marchions de point d'eau en point d'eau pour atteindre ce là-bas. Promesse de renouveau et de bénédiction.

Lorsque nous atteignîmes Sichem, dans la montagne

d'Éphraïm, nous découvrîmes que la terre était déjà occupée par les Cananéens et leurs dieux. Sur les collines poussaient des vignes, des figuiers et des dattiers. Mais l'ÉTERNEL apparut à Abram l'assurant qu'il allait donner ce pays à sa postérité : « Tu seras père d'une multitude ». Hélas, à peine fûmes-nous arrivés que la sécheresse fut sévère. Le spectre de la famine nous poussa à descendre en Égypte, lieu de refuge grâce aux bons pâturages qu'entretenaient les inondations du Nil. Nos âmes étaient abattues. La Promesse s'éloignait-elle de nous ?

Mon époux appréciait et louait ma beauté. À notre arrivée en Égypte, il eut l'idée d'utiliser la convoitise des regards masculins pour sauver sa vie. Il me pria de me faire passer pour sa sœur. On ne tue pas le frère d'une femme désirée. Une sœur est une femme que la famille peut donner en mariage. Le spectre de sa mort me fit accepter sa requête, bien qu'il me coûtât de dissimuler que je fusse son épouse. Ce n'était qu'un demi-mensonge ou une demi-vérité. Nous avons le même père, pas la même mère. Et n'étions-nous pas frère et sœur en humanité ? C'est ainsi qu'il me présenta au pharaon. Abram reçut de lui des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais apprenant la vérité, Pharaon renonça à me prendre et me rendit à Abram. Notre couple fut à nouveau formé.

Notre chemin reprit jusqu'au désert du Néguev. Nous déployâmes nos tentes à la chênaie de Mamré près d'Hébron tandis que Loth choisissait de s'installer dans les riches plaines du Jourdain. L'ÉTERNEL promit à Abram une descendance innombrable. Cette annonce me brisa le cœur. Suscita de la colère. J'étais non seulement stérile, mais désormais âgée. Jeune, j'avais lu chaque mois l'interrogation muette sur les visages et vécu l'humiliation. Désormais, mon âge m'épargnait les regards, pas les remarques. La détresse de ne pas être mère ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



richesse pour lui. Lorsque Joseph vint au monde, Jacob évoqua le désir de repartir dans son pays avec sa famille. Mais pas les mains vides. Il était résolu à travailler pour son compte. Il en fit part à mon père. Je soupçonnais celui-ci de feindre d'être d'accord de bien vouloir le laisser partir, lui proposant même de fixer lui-même le montant de son salaire.

Une discussion s'engagea entre les deux hommes. Jacob, méfiant, ne voulait pas se laisser duper une nouvelle fois par mon père. Il ne proposa pas un salaire, mais un marché : « Si tu es d'accord, toutes les bêtes naissantes de couleur foncée, tachetées, rayées et mouchetées constitueront mon salaire. Ainsi il te sera facile de contrôler mon honnêteté. »

Je vis mon père sourire avant d'accepter : « Qu'il en soit selon ta parole ! » En effet, les chèvres dans ce pays étaient noires ou brun foncé, rarement blanches ou tachetées de blanc. Les moutons étaient pratiquement toujours blancs, pas souvent noirs ou tachetés. Pourtant Jacob, sous la bénédiction divine, paraissait serein.

Mais le jour même, Laban retira du troupeau les boucs tachetés et rayés, toutes les chèvres tachetées ou rayées, tout ce qui était mêlé de blanc et tous les agneaux de couleur foncée, et il les remit entre les mains de ses fils. Ils conduisirent le troupeau à trois jours de marche d'où se trouvait Jacob. Ainsi les chances de conception d'autres animaux tachetés, mouchetés ou rayés seraient réduites, puisqu'ils ne s'accoupleraient pas avec le troupeau unicolore gardé par Jacob.

Mon époux ne paraissait pas pour autant découragé. Posté devant les abreuvoirs, je le vis placer devant les yeux des femelles des baguettes vertes de peuplier, de platane ou d'amandier dont il avait pelé des bandes d'écorce. Comme une semence, il en mit aussi dans les auges et dans les abreuvoirs. Jacob était persuadé que les femelles entreraient en chaleur près

de ces branches. De plus, il croyait qu'au moment de la conception, si les femelles regardaient ces branches de couleur blanche parsemées de nœuds et des bandes d'écorce laissées par son couteau, elles porteraient des animaux rayés, tachetés ou mouchetés. Et en effet, elles mirent bas des petits rayés, tachetés ou mouchetés. Quand les bêtes étaient chétives, il délaissait les baguettes. Il constitua ainsi un troupeau chétif à la robe claire uniforme pour mon père, les robustes noires et tachetées pour lui.

Très rapidement, le rapport des deux hommes changea, rapports envenimés par mes frères qui se plaignaient que leur cousin les dépouillait. Quatorze ans de travail pour m'avoir pour épouse, six ans pour le troupeau, dix fois son salaire modifié. Jacob avait assez enduré. Tant et si bien, qu'un jour il nous fit appeler aux champs où étaient nos troupeaux et exigea que l'on parte immédiatement. Il craignait un nouveau stratagème de son beau-père pour le dépouiller. Pendant que mon père tondait son troupeau, nous prîmes enfants, biens et troupeaux. Nous montâmes sur les chameaux en direction du pays de Canaan.

Mon père nous rattrapa au mont Galaad et accusa Jacob d'avoir fui en secret. De nous emmener comme des captives de guerre.

– Si tu te languissais de ta maison, j'aurais pu le comprendre. Mais partir ainsi et me voler mes dieux domestiques, dit-il d'un ton accusateur.

– J'ai cru que tu allais m'enlever tes filles, mais si quelqu'un t'a dérobé tes idoles, il n'en sortira pas vivant, lui répondit Jacob.

Mon père alla fouiller dans notre tente, celle de Léa puis dans celles des deux servantes. Il ne trouva rien et pour cause. C'est

moi qui les avais prises. Je m'étais octroyé le droit de prendre ces talismans après toutes les duperies de mon père envers Jacob, ma sœur et moi. Je les avais cachés dans le palanquin du chameau et m'étais assise dessus. Je prétextais d'avoir mes menstrues afin qu'il ne les découvrit pas. Jacob ne se doutant de rien, déversa toute sa colère contre mon père et lui dit tout ce qu'il avait tu et enduré pendant vingt ans. Après une longue conversation, ils finirent par faire la paix. Mon père nous bénit avant notre départ.

Jacob envoya alors des messagers à son frère Ésaü au pays de Séïr, afin de lui apprendre qu'il s'apprêtait à traverser ses terres. Il redoutait la vengeance et l'envie meurtrière de son frère qu'il avait lésé. Ses éclaireurs revinrent en lui annonçant qu'Ésaü se dirigeait à sa rencontre avec quatre cents hommes. À cette nouvelle, je vis la peur marquer le visage de Jacob. Sans se laisser submerger par son émotion, il anticipa une attaque d'Ésaü et donna des ordres. Je reconnaissais en lui cette force mentale doublée d'un talent de stratège. Il répartit nos biens et notre famille en deux camps espérant ainsi exposer une seule partie de ses biens et de sa famille. Il se mit légèrement en retrait et pria. Il avait décidé d'offrir à son frère un nombre important de chèvres, de boucs, de brebis, de béliers, de chammelles et leurs petits, des vaches, des taureaux, des ânesses et leurs petits. Ses serviteurs reçurent l'ordre d'aller au-devant d'Ésaü avec toutes ses bêtes. Il souhaitait trouver grâce aux yeux de son frère. Une fois son frère amadoué et comblé de présents, Jacob se présenterait à lui. Telle était sa stratégie.

Cette nuit-là, il voulut demeurer seul au camp après nous avoir fait passer le gué du Yabboq, affluent du Jourdain. Le retour vers Canaan devait faire émerger en lui tous ses souvenirs. Je comprenais qu'il ait besoin de solitude pour se préparer à la rencontre avec son frère. Revivre le passé pour préparer l'avenir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par la peste, les ulcères bourgeonnant en pustules, la grêle sur leur vigne et dans tous les champs, les sauterelles dévorant l'herbe, les ténèbres recouvrant l'Égypte d'une nuit sans fin. Alors, durant l'épreuve Pharaon promettait. L'ordre revenait. Puis Pharaon rompait ensuite ses promesses. Son cœur s'endurcit et il refusa, finalement, de nous laisser partir.

C'est la dixième plaie qui le fit céder. Elle fit écho à la mise à mort des premiers-nés des Hébreux. Tous les premiers-nés allaient mourir sauf ceux restés dans les maisons où un agneau aurait été immolé et son sang badigeonné sur le linteau de la porte. Voyant le sang, la mort passerait par-dessus cette maison. Le fils aîné de Pharaon mourut. Nous fûmes sauvés. Le Dieu des Hébreux avait battu la grandeur de l'Égypte. L'ÉTERNEL était le Tout-Puissant. Ce mois-ci fut pour nous le commencement des mois, le premier des mois de l'année.

Enfin libres, nous partîmes au printemps, par le désert de la mer des Roseaux<sup>4</sup>, une route détournée pour rejoindre le pays de Canaan. Moïse savait que la surveillance pour entrer ou sortir d'Égypte était assurée par une chaîne de forts, de tours de garde et de points d'appui. Il ne voulait pas courir le risque que les sentinelles donnent l'alarme. Nous progressions lentement avec les bêtes, les chèvres et les moutons de point d'eau à point d'eau, d'oasis en oasis. Des outres en peau de chèvres contenaient nos réserves d'eau.

Alors que Pharaon avait laissé partir notre peuple, il se ravisa. Il fit atteler son char et emmena son armée pour nous arrêter. Nous les découvrîmes alors que nous campions au bord de la mer. Au moins six cents chars se dirigeaient vers nous. Nous n'avions aucune expérience dans l'art de la guerre. Nous disposions d'armes primitives face aux Égyptiens. Les hommes eurent peur et se mirent en colère contre Moïse : « Manquait-il

des tombeaux en Égypte, que tu nous aies menés mourir dans le désert ? ». Il tenta de les rassurer. L'ÉTERNEL était avec nous. La suite de notre histoire le prouva.

Soudain une nuée ténébreuse nous enveloppa, nous cachant à l'ennemi. Moïse étendit la main sur la mer. Un vent fort d'est se leva. Les eaux se fendirent. Nous pénétrâmes à pied sec au milieu de la mer et les eaux, de part et d'autre, formaient une muraille comme pour nous protéger. Les Égyptiens voulurent partir à notre poursuite. Les eaux se refermèrent. Elles emprisonnèrent tous les chars et tous les cavaliers. Il n'en resta plus un seul.

Alors nous chantâmes le chant de victoire. Avec mon tambourin, j'entraînais toutes les autres femmes à danser et à chanter le cantique de la mer. Je voulais partager la joie, chanter pour la terre qui nous accueillait, pour le ciel qui nous protégeait. Elles m'accompagnèrent. Elles avaient emporté leurs tambourins avec elles. Chacune, portant le deuil de leurs enfants massacrés, avait trouvé la force de ne pas perdre espoir. Une force forgée dans la servitude et le désir de liberté. Nos chants louèrent l'ÉTERNEL.

## Rahab, héroïne de la foi

Jéricho, aux portes du désert crayeux, était une véritable oasis à la végétation luxuriante où les palmiers se dressaient fièrement. Dans ma maison, j'accueillais des hommes. Je ne fus guère étonnée lorsque les messagers du roi de Jéricho m'ordonnèrent de leur livrer deux Israélites. Ici, les nouvelles arrivaient régulièrement grâce au passage de la clientèle et repartaient aussi vite en ville. Et récemment, la rumeur avait pris un ton plus grave. L'inquiétude était à son paroxysme depuis que les eaux de la mer des Roseaux s'étaient écartées pour faire passage aux Hébreux qui étaient poursuivis par l'armée de Pharaon. Certains disaient qu'il leur avait promis de leur donner notre pays de Canaan. D'autres rapportaient que leur Dieu avait soufflé de son haleine au-dessus de la mer. Alors, les chars, les officiers avaient coulé au fond du gouffre comme une pierre. La mer les avait recouverts. Que sur nous allaient s'abattre terreur et crainte, tel était le contenu des messages qui circulaient.

Si les uns craignaient pour Jéricho, leurs biens, leurs familles, les autres évoquaient la magie de ce nouveau Dieu. Là où ils voyaient un dieu guerrier, je devinais que l'ÉTERNEL, aussi bien là-haut dans les cieux qu'ici-bas sur la terre, protégeait son peuple. Lorsque deux étrangers se présentèrent, j'eus vite fait de les identifier. Deux espions à la recherche d'informations. Deux Israélites. Je leur fis savoir que je les avais reconnus : « Je sais que le SEIGNEUR vous a donné ce pays. Les habitants de Jéricho sont pris de panique. » Attirée par la bonté et la perfection de l'ÉTERNEL, je répondis aux messagers du roi que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





## Yaël, bénie entre les femmes

Mon époux Héber était absent lorsque je vis Sisera arriver à pied vers ma tente. Je compris à sa tenue et à sa mine qu'une bataille avait eu lieu et qu'il était défait. Comme beaucoup de femmes, je méprisais cet homme. Il ne nous respectait pas. Pour lui, une femme n'était qu'un objet de jouissance. À chacune de ses victoires, il ramenait, parmi son butin, une ou deux jeunes filles par guerrier. Je craignais de rester seule avec lui. Il me demanda de le cacher. Il était en fuite. Je l'invitai à contrecœur à entrer dans ma tente.

Tant qu'il était en vie, même faible, cet homme pervers représentait un danger pour les Enfants d'Israël. Notre clan, tout en reconnaissant l'ÉTERNEL comme son Dieu, vivait en paix avec Yabîn. Tandis que je le dissimulais sous une couverture, mon esprit s'activa. Les questions fusaient de toutes parts. Quelle action était juste ? Enfreindre une loi pour sauver un peuple ou faire une bonne action à des fins personnelles ? Laisser un tyran se reposer pour qu'il puisse ensuite anéantir un peuple ou l'empêcher de nuire à nouveau ? Fallait-il laisser les hommes s'entretuer ou la femme qui donnait la vie se devait-elle d'intervenir ? Entre lâcheté et violence, quel était le bon choix ?

Mon âme me disait que je devais l'empêcher de nuire. J'écoutai son message : « Coule le miel de Débora<sup>7</sup> et le lait de Yaël ». Aussitôt, de nouvelles questions émergèrent. De quelle manière la femme pouvait-elle combattre ? En le tuant ? Et comment ? En avais-je vraiment le droit, le pouvoir ou la force ? Pouvais-je briser les lois de l'hospitalité ? Était-il possible au

nom d'une cause légitime d'outrepasser les commandements de l'ÉTERNEL donnés à Moïse au mont Sinai ? Pouvais-je utiliser la loi du talion et lui infliger ce qu'il avait fait subir aux autres ?

Une femme ne devait pas porter le costume d'un homme, ni vêtements ni armes. J'implorai l'ÉTERNEL de me guider, de se révéler en moi dans l'action à entreprendre.

Soudain, je compris ce que je devais faire.

Sisera me demanda de l'eau, je lui offris du lait afin de hâter son sommeil. Dans une coupe précieuse, je lui apportai de la crème. Je devais accentuer sa faiblesse. Le laisser se faire envelopper par la douceur maternelle rassurante, afin qu'il s'endorme sans crainte.

Sisera s'endormit rapidement et profondément.

Sans attendre, je mis mon plan à exécution. Dans la main gauche, je saisis un marteau. Dans l'autre, l'un des pieux qui fixaient la tente. Je posai le piquet contre sa tempe. De toutes mes forces, je l'enfonçai d'un grand coup de marteau. Je lui transperçai la tempe et lui fracassai la tête.

Je m'assis près de lui. Mon cœur s'accéléra. Mes mains se mirent à trembler. J'étais sous le choc de ce que je venais d'accomplir. Alors que j'attendais mon époux, c'est Baraq qui arriva. Je sortis au-devant de lui.

– Viens, lui dis-je, je te ferai voir l'homme que tu cherches.

Baraq entra dans la tente et découvrit Sisera, mort. Dans son regard, je vis que cela était juste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'arc des forts est brisé, mais le faible se revêt de vigueur.  
De la poussière, il relève le faible, il retire le malheureux du  
fumier  
pour qu'il siège parmi les princes et reçoive un trône de gloire.  
Au SEIGNEUR, les colonnes de la terre : sur elles, il a posé le  
monde.

Puis, nous prîmes le chemin du retour. Chaque année, lorsque  
nous allions au Temple pour le sacrifice annuel, je portais des  
vêtements à mon fils, si heureuse de le retrouver. Puis, j'eus  
l'immense joie de donner la vie à trois fils et deux filles.

## Mikal, l'amour sauveur

Le prophète Samuel avait consacré mon père Saül comme roi. De grands dangers menaçaient les tribus d'Israël. Les Philistins établis sur la côte méditerranéenne mettaient la région à feu et à sang. Ils voulaient conquérir le pays de Canaan. Pour repousser l'ennemi, le peuple souhaitait placer un roi à sa tête, comme le faisaient les autres nations. Alors Samuel convoqua toutes les tribus d'Israël, et la tribu de Benjamin fut choisie. Mon père, fils de Quish, fut désigné comme premier roi d'Israël.

Mais depuis cette époque, l'esprit de l'ÉTERNEL s'était retiré de mon père Saül et un mauvais esprit le tourmentait. Des serviteurs lui proposèrent d'aller quérir un joueur de cithare pour soulager ses crises d'abattement. L'un d'eux avait entendu parler d'un certain David, fils de Jessé, berger à Bethléem, musicien et poète. Mon père dépêcha des messagers à Jessé lui demandant d'envoyer son fils. C'est ainsi que je fis la connaissance de David.

Le serviteur n'avait pas menti. David était un très beau jeune homme. Ses cheveux roux encadraient son agréable visage poupin. Il jouait bien de la lyre et sa musique calmait mon père. Ses poèmes chantaient l'ÉTERNEL, un dieu berger qui menait ses troupeaux vers l'herbe fraîche, vers les eaux du repos et les sentiers de la justice. Un SEIGNEUR qui desserrait l'angoisse des cœurs et effaçait toutes les peines afin que le bonheur habite l'âme. Ses mots délivrèrent momentanément mon père de ses angoisses.

En effet, depuis quarante jours, un géant fort comme un

taureau, couvert de bronze de la tête au pied, défiait notre armée. Ce Philistin somrait qu'on lui envoyât un adversaire digne de lui. Il jurait que l'issue de ce combat scellerait le sort des deux armées : « S'il est assez fort pour me battre, nous serons vos esclaves. Si je suis le plus fort, vous serez nos esclaves. » Mais aucun guerrier d'Israël n'osait affronter ce colosse. Mon père désespérait de trouver parmi ses rangs un adversaire à la hauteur.

Tandis qu'il revenait de voir ses frères au front, David proposa d'affronter ce monstre. Mon père releva son manque d'expérience au combat : « Tu n'es qu'un gamin alors que ce Philistin est un guerrier expérimenté ». Cependant, David lui opposa sa pratique de berger. Il lui raconta ses combats victorieux contre les ours et les lions qui s'attaquaient à son troupeau. « Le SEIGNEUR qui m'a sauvé de ces bêtes féroces me sauvera du Philistin », affirma-t-il avec aplomb. Et il surenchérit : « De même que je défendais le troupeau contre ces fauves, je combattrai celui-là pour Israël ». Mon père revêtit alors David de sa tenue militaire, lui mit sur la tête un casque de bronze, lui fit endosser une cuirasse et le ceignit de son épée. Mais au premier pas, David comprit qu'il était trop empêtré dans une telle tenue pour remporter la victoire. Il enleva cet équipement de guerre trop lourd et partit braver ce terrible adversaire, un bâton en main, de l'autre sa fronde et son sac de berger empli de pierres bien lisses.

Mon frère nous raconta que lorsque le géant vit David, il le méprisa : « Suis-je un chien pour que tu viennes contre moi avec un bâton ? ». Ni la taille impressionnante du Philistin ni ses mots cinglants ne déstabilisèrent David qui lui rétorqua : « Tu marches contre moi avec épée, lance et cimeterre tandis que je marche avec le Dieu des lignes d'Israël que tu as défiées ». Dès que le Philistin s'avança, David mit la main dans son sac, prit une pierre qu'il tira avec sa fronde. Il atteignit le colosse au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



l'impossible pardon de l'ÉTERNEL, la défaite contre les Philistins et l'annonce de sa mort avaient celé le destin de Saül. Certains affirmeront que ni Satan ni Samuel n'étaient la cause de sa mort ! Il fallait la trouver dans le fait que la veille, en ma présence, Saül avait cru en sa mort. Sa certitude de mourir, ce jour-là, avait fait que, se sentant cerné par l'ennemi, il n'avait pas eu d'autres choix que celui de se donner la mort. Autant mourir dignement, s'il est l'heure de mourir. Enfin, d'autres soutiendront que Saül mourut à cause de sa désobéissance au SEIGNEUR en consultant celle qui évoque les morts. Et si chaque sorcier avait été chassé consciencieusement, notre rencontre n'aurait pas eu lieu. Que ce soit l'une ou l'autre de ces hypothèses, je serai désignée comme coupable.

## Bethsabée, la Reine mère

Alors que par une nuit de printemps, je venais de me baigner pour me purifier, le roi David, qui m'avait aperçue de sa terrasse du palais, me fit chercher. Bien que je fusse mariée à Urie le Hittite, un des soldats de David, le roi me posséda. Lorsque je découvris que j'attendais un enfant de David, je lui fis savoir. Il était le seul responsable. Il devait trouver une solution. Qu'allait-il advenir de moi, femme adultère ? Devrais-je cacher, toute ma vie, l'histoire de l'enfant que je portais ?

Mon mari était à la guerre, il devinerait aisément qu'il n'était pas le père de l'enfant. Quand mon époux fut rappelé à Jérusalem pour donner des informations sur la guerre contre les Ammonites, je compris le dessein de David. Mais il ne connaissait pas Urie, soldat loyal, qui n'allait pas faillir à la chasteté requise pour les soldats en guerre. Bien qu'étranger, il était fidèle à son roi, à la Loi et au SEIGNEUR. Il ne profiterait jamais de l'autorisation de son roi pour manger et coucher avec sa femme, tandis que les autres étaient au combat. Sans surprise, Urie ne rentra pas dormir à la maison. Ni ce jour-là ni le lendemain.

J'appris la mort de mon mari. On me rapporta qu'il s'était approché du rempart de la ville avec d'autres soldats pour livrer bataille alors qu'il connaissait le danger de ce genre d'attaque. Et il avait trouvé la mort. Pourquoi ? Sa mort était-elle la solution de David ? Venait-elle de l'imprudence de mon époux ou d'un ordre reçu pour le mettre en péril ? Sa mort mettait le roi à l'abri de toute accusation et de tout déshonneur. Est-ce que

cela faisait de David pour autant un coupable ? Si mon mari avait obéi au roi, serait-il encore vivant aujourd'hui ? Le brave était-il bafoué et le puissant victorieux ? Ou à l'inverse, le roi avait-il été dépassé par les événements faisant de lui un meurtrier ?

Quand mon deuil fut achevé, je devins sa femme et j'eus incidemment la réponse à mes questions. Un jour, le prophète Natan vint chez David. Il lui conta l'histoire suivante : « Il y avait deux hommes dans la même ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait petit et gros bétail en grande abondance. Le pauvre n'avait qu'une brebis. Il la nourrissait et la chérissait comme une fille. Un homme se présenta chez l'homme riche. Afin de ne pas se servir dans son troupeau pour nourrir son visiteur, l'homme riche vola la brebis de l'homme pauvre. David entra dans une grande colère face à l'injustice faite au pauvre par le riche : « L'homme qui a fait cela est passible de mort ! Il remboursera la brebis au quadruple pour avoir commis cette action. » Natan dit alors à David : « Cet homme, c'est toi. Tu as frappé par l'épée Urie le Hittite, tu as pris pour femme sa femme, puis tu as fait périr ce soldat par l'épée des Ammonites. Maintenant, l'épée ne se détournera plus jamais de ta maison. Parce que tu as outragé le SEIGNEUR, ton fils mourra. » Natan n'eut pas besoin de donner de plus amples explications. La leçon était claire. Chacun de nous, y compris le roi, devait assumer un jour ou l'autre les conséquences de ses actes.

Je donnai la vie à un fils qui tomba gravement malade. La parabole de Natan hantait David. Elle avait suscité en lui une prise de recul sur son acte envers moi et envers Urie. En condamnant à mort le riche propriétaire voleur, il s'était lui-même condamné pour ses actions. Lui, qui avait toutes les femmes dans son harem sans avoir à en voler une à un honnête homme. Lui, qui avait tué ce fidèle soldat de son armée. Lui, qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Celle-là et Salomon

L'un de mes clients me répétait souvent que « Sans le mauvais penchant, les hommes n'auraient pas de désir. Que sans désir, la femme n'aurait pas d'enfants et l'homme se contenterait de rester au repos ». Manifestement, il savait mettre en pratique ses belles théories, car son commerce était florissant et il savait libérer sa perversité. Je me sentais à la fois vénérée par les hommes qui louaient ma beauté et aussi, parfois, méprisée. Cette ambivalence m'avait appris à ne jamais m'attacher, à garder toujours la tête froide.

Mais lorsque je fus enceinte, toute cette maîtrise de sentiments éclata en miettes. Et lorsque mon bébé naquit, ses traits charmants firent fondre d'amour mon cœur. Pour la première fois, j'aimais. Je berçais mon fils en lui chantant de douces berceuses et je lui murmurais les mots de mon pays. Je veillais sur lui comme un berger sur son troupeau. Je déposais les armes qui me protégeaient de toute souffrance d'affection. Et je m'ouvrais pleinement à la joie d'être mère.

Puis un matin, le silence me réveilla. Mon fils n'avait pas demandé mon sein durant la nuit. Éprouvée par l'accouchement, les nuits fragmentées par les tétées, je ne m'étais pas réveillée. En le prenant dans mes bras, je fus en état de sidération. Mon fils ne bougeait pas. Il restait immobile dans son sommeil. Je le serrai contre ma poitrine. Il était froid. Et mon cœur se figea.

Puis j'entendis les pleurs. Une montée de lait jaillit pour répondre à l'appel de la vie. Je dégageai mon sein. Je l'approchai tendrement. « Bois, mon fils, bois ». Mais, il

refusait de téter. « Bois, mon fils, maman est là ». Mais ses petites lèvres, si douces, ne remuaient pas. Puis, comme un coup de poignard, je réalisai que les pleurs venaient de son enfant, à elle. Mes seins gonflés comme mon cœur, douloureux, laissaient couler sur mon corps le lait amer de ma détresse. Ce poids qui se logeait dans ma poitrine m'écrasait comme la main de l'opresseur. Je n'avais pas la force de l'écarter. Tout en moi défaillait.

Je la voyais s'approcher de moi, avec l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. M'avait-elle pris mon fils pendant que je dormais ? Je n'arrivais plus à penser. Tout me semblait confus et irréel. Elle s'avançait si près. Elle me parlait, mais je ne comprenais pas ce qu'elle me disait. « Qui était mort ? » Pourquoi me regardait-elle ainsi ? « Qui était mort ? » J'avais mal à la tête et mes bras étaient lourds. D'où venait le froid qui me transperçait ? Elle posa l'enfant qu'elle avait pour prendre le mien. Je criai : « Non, espèce de voleuse, tu ne prendras pas mon fils ». Et plus je le serrais contre moi, plus mes larmes coulaient. Et elle me parlait toujours. Ses mots lointains bourdonnaient dans ma tête. Je ne comprenais rien, titubant comme une ivrogne.

Les jours qui suivirent remplirent le vide de mon cœur de culpabilité, de colère, de tristesse, de jalousie. Je tournais en rond dans la maison. Je le cherchais. Je le voyais dans son enfant. Je le prenais croyant qu'il était mien. Elle me l'arrachait des bras. Nous nous disputions. Elle tentait de m'expliquer ce que je refusais d'entendre. Tant et si bien, que nous décidâmes de demander de l'aide à Salomon, notre roi.

Ce matin-là, contrairement aux jours précédents, je m'étais parfumée et j'avais mis de la poudre de lapis-lazuli sur mes paupières, du carmin sur mes lèvres, du sulfure de plomb sur mes sourcils et mes cils. Nous arrivâmes, elle, moi et l'enfant

dans le vestibule du jugement. Tout m'impressionna, les lambris de cèdre depuis le sol jusqu'au plafond, le somptueux trône et la présence de notre roi, Salomon. De chaque côté du trône se trouvaient deux chaises spéciales en or, l'une pour le Grand-prêtre et l'autre pour un autre prêtre, entourées de soixante-dix chaises en or pour les membres de la Cour de Justice. La peur me saisit. Mais, ce que je vis alors me stupéfia. Lorsque le roi Salomon monta sur le trône, un mécanisme se mit en marche. Dès qu'il eut touché la première marche, le bœuf d'or et le lion d'or tendirent leurs pattes pour soutenir le roi et l'aider à atteindre les marches suivantes. Dès qu'il fut assis, un aigle d'or lui apporta la grande couronne et la maintint juste au-dessus de sa tête. Ensuite la colombe d'or s'envola au-dessus de l'Arche sainte, en sortit un rouleau et le posa sur les genoux de Salomon.

Dès que la possibilité d'exposer notre différend nous fut donnée, je pris la parole. Il fallait que j'informe le roi de toutes mes suppositions, car il s'était incontestablement passé quelque chose. Mon enfant était en bonne santé, il ne pouvait pas être mort. Elle ne pouvait que l'avoir échangé pendant que je dormais. Le roi devait me rendre le fils que j'avais perdu. Telle était la justice. Lorsqu'elle prit la parole, elle ne réfuta pas mon récit. Elle se contenta de dire que son fils était vivant. Je pensais avoir gagné.

Mais tout bascula, au moment où le roi demanda l'épée et proposa de partager le bébé. Il n'avait pas l'intention de me redonner un fils. Alors, j'ai prononcé l'impensable, l'inconcevable.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai. Désormais, j'avais l'esprit plus clair. Parce que le roi dans sa sagesse ne m'avait pas condamnée, je me mis à éprouver du regret. Pour me protéger, j'avais renoué avec ma logique froide, délestée de toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



enfant à naître. Le temps était passé, mon mari trop vieux.

– Ne me trompe pas, s’il te plaît. La chose est impossible.

La vie me prouva que cette annonce n’était pas trop belle pour être vraie. Car un enfant fut conçu. Je donnais la vie à un fils. Si mon doute ne m’avait pas permis d’accepter la Parole de l’ÉTERNEL par son prophète, il n’avait pas empêché la Promesse de l’ÉTERNEL de s’accomplir.

Puis les années passèrent. Mon fils aimait aider son père dans les champs. C’était le temps des moissons. La matinée était très chaude et l’enfant revint en se plaignant de la tête. Je le pris sur mes genoux, lui donnai à boire, mis de l’eau fraîche sur son front. À midi, il mourut.

Comment L’ÉTERNEL pouvait-il me reprendre l’enfant inespéré qu’il m’avait donné ? La désillusion commença par m’envahir. Je me repris aussi vite. Si j’avais douté de la conception de mon fils, je ne devais pas douter pour sa vie. Ma foi ne devait pas changer en fonction des circonstances. La tempête pouvait tout balayer sur son passage, sauf moi. Je devais être un roc dans ma foi.

Pour mon fils, je me devais d’agir et ne pas m’arrêter à ce que je voyais. Je bloquai en moi les pleurs et la désespérance. Ni le chagrin ni la plainte ne devaient me détourner de mon rôle de mère. Je devais éviter toute panique. Je déposai l’enfant sur le lit d’Élisée. Je fermai la porte à clé. J’espérais contre toute espérance. Sans rien dire à mon époux de la mort de notre enfant, je lui signifiai que j’allais voir l’homme de bien. Bien qu’il s’en étonnât, car ce n’était ni la néoménie<sup>15</sup> ni le sabbat, il appela un serviteur qui partit chercher une ânesse. Mon époux me faisait confiance et savait respecter mes préoccupations sans

m'assaillir de questions. Je l'aimais aussi pour ce respect qu'il me témoignait.

Le serviteur et moi quittâmes Shounem, en direction du mont Carmel, lieu où je savais trouver Élisée. Nous fîmes trente kilomètres sans faire de pause. Lorsqu'il m'aperçut au loin, Guéhazi vint à notre rencontre et dit des formules de politesse : « Vas-tu bien ? Ton mari va-t-il bien ? Ton enfant va-t-il bien ? » Sans laisser percevoir ma détresse, je répondis « Bien ». Puis, je le suivis jusqu'à Élisée.

Dès que j'aperçus le prophète, je descendis de mon ânesse et me jetai aux pieds de l'homme de Dieu. Guéhazi tenta de me repousser, mais le prophète comprit que mon cœur était en deuil. Il me demanda de raconter mon histoire. Comme toute logique était inexistante, car L'ÉTERNEL ne reprenait pas ses dons, je remémorai à Élisée sa responsabilité à mon égard : « T'avais-je demandé un fils ? Ne t'avais-je pas dit de ne pas me leurrer ? »

Élisée, manifestement surpris par l'annonce de la mort de mon fils, ne me répondit pas, mais ordonna à son serviteur d'agir : « Prends mon bâton et va ! Si tu rencontres quelqu'un, tu ne le salueras pas et si quelqu'un te salue, tu ne lui répondras pas. Tu étendras mon bâton au-dessus de l'enfant. » Si je ne remettais pas en cause le pouvoir du bâton d'Élisée, je pressentais qu'il ne suffirait pas à redonner vie à mon fils. Souhaitant la présence du prophète près de mon enfant et non celle de son serviteur, je déclarai fermement à Élisée : « Je ne te quitterai pas ».

Alors le prophète se leva et me suivit. Guéhazi nous avait précédés et avait tendu le bâton au-dessus de l'enfant. En vain. Ni voix ni réaction. Il vint à notre rencontre : « L'enfant ne s'est pas réveillé ». À notre arrivée, Élisée monta sur le lit, s'étendit sur l'enfant, mit sa bouche contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, ses mains contre ses mains, il se replia sur lui. Sept fois, il

fit de même. Puis, mon fils éternua et ouvrit les yeux.  
Maintenant, tout était bien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorsque Tobias rentra seul et mal à l'aise, son père l'apostropha :

– Eh bien, mon enfant ?

– Père, l'un des nôtres git sur la place du marché, étranglé.

À ces mots, je compris que mon époux allait, une fois de plus, outrepasser les ordres du roi. Je venais à peine de formuler cette pensée, qu'il sortit de table. Sans même avoir touché à son repas, il partit. Il revint avec le mort et le déposa dans une chambre en attendant le coucher du soleil. Dans la nuit sans lune, il partit l'enterrer. La nuit n'avait pas chassé la canicule du jour. La chaleur était toujours écrasante. En rentrant, il avait pris un bain pour effacer la trace de la mort. Il était sorti dans la cour le visage découvert. Très vite, il était rentré. Ses cris m'alertèrent. Je courus à sa rencontre. Il se frottait les yeux.

– Que t'arrive-t-il ? dis-je inquiète.

– Apporte-moi de l'eau. Des moineaux ont lâché leur fiente toute chaude dans mes yeux.

Je lui nettoyai délicatement les yeux à l'eau froide, mais il souffrait toujours autant. Le lendemain, des taches blanches apparurent. Le médecin lui donna un onguent que je lui appliquai. Mais il se plaignait que sa vue baissait. De médecin en médecin, d'onguent en onguent, rien n'arrêta le mal. Les taches blanches recouvrirent progressivement ses yeux. Il devint aveugle. Pendant deux ans, Ahikar pourvut à notre entretien puis il partit en Élymaïde<sup>25</sup>.

Pour subvenir désormais à nos besoins, je filais de la laine sur commande. Mon époux avait beaucoup changé depuis qu'il avait

perdu la vue. Il était tourmenté par ce qu'il vivait comme un outrage sans raison. Lui, si juste, si respectueux de la Loi s'interrogeait sans cesse sur la cause de sa malédiction. Payait-il au titre du collectif ou à titre personnel ? Que n'avait-il pas su voir ? Les jours où l'iniquité était à son paroxysme, il concluait que c'était Dieu qui était aveugle. Et comme une litanie sans fin, pendant que je filais, il me rappelait : qu'il pratiquait une ascèse très stricte, qu'il était le seul à avoir fait le pèlerinage à Jérusalem, à donner aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, à refuser de manger les mets des païens, à donner une sépulture aux morts. Accablée par son cruel destin, je l'écoutai prier pour demander à être délivré de cette épreuve injuste par la mort. Je ne savais que faire pour lui. Sa maladie l'avait rendu amer. Il ne goûtait plus la saveur de la vie.

Dans l'après-midi, des clients en plus de mon dû m'offrirent un chevreau pour me remercier de la qualité de mon travail. Je les remerciai vivement, heureuse de pouvoir le cuisiner pour mon époux. Dès qu'il entendit le chevreau bêler, il m'accusa de l'avoir volé. Je jurai : « C'est un cadeau que l'on m'a donné ». Mais il ne me crut pas. Lui autrefois si généreux, ne croyait pas à la générosité gratuite des autres. Où était l'époux charitable que je connaissais et que j'admirais ? Son épreuve après l'avoir bousculé dans sa foi, le faisait-elle douter des intentions des autres et de ma parole ? Tobit, « celui qui est bon », attendait-il quelque chose en retour de ses bonnes actions ?

Je m'emportai contre lui :

– Où sont donc tes aumônes ? Où sont donc tes bonnes œuvres ? Tout le monde sait ce que cela t'a rapporté.

Il ne dit rien. Par culpabilité de m'être laissée aller à la colère et par compassion, je cherchais une réponse à son aveuglement

soudain. Je voulais l'aider. Respecter les commandements de l'ÉTERNEL, ne suffisait pas. Que fallait-il faire de plus ?

Toujours dans le souhait de mourir, Tobit pensa à l'argent resté à Médie. Il fit venir notre fils :

– J'ai déposé dix talents chez Gabaël à Ragès de Médie. Va les chercher. Avec cet argent, fais-moi un enterrement convenable. Veille sur ta mère en te souvenant de ce qu'elle a fait pour toi. Quand elle mourra, enterre-la à mes côtés. Ne détourne jamais ton visage de l'ÉTERNEL. Fais l'aumône. Donne du pain à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus. Sois juste. Garde-toi de toute inconduite. Choisis une femme du sang de tes pères, pas une étrangère et ses dieux. Souviens-toi que l'orgueil entraîne la ruine, l'oisiveté, la pauvreté. Paie de suite ceux qui travaillent pour toi. Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir. Ne bois pas de vin jusqu'à l'ivresse. Sache demander un avis et ne méprise pas un sage conseil. Ne laisse jamais les commandements s'effacer de ta vie, suis-les scrupuleusement. Vois Dieu en toutes choses.

Tobias, soucieux de faire plaisir à son père, l'écouta sans l'interrompre. Puis, les sourcils froncés, il se frotta la bouche, avant de répondre :

– Je suivrai toutes tes recommandations père, mais comment ferai-je pour reprendre le dépôt ? Gabaël ne me connaît pas et je ne le connais pas non plus.

– Il y a vingt ans, nous avons échangé nos signatures sur un billet. Je l'ai coupé en deux afin que nous en ayons chacun une partie.

Certainement peu rassuré par un tel voyage, je l'entendis ajouter :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



– Autrement dit, plutôt que de voir nos femmes et nos enfants mourir devant vos yeux, vous préférez l’esclavage.

– Les autres peuples l’ont bien fait !

– Mais à quel prix ! Je vous en prie, avant de prendre une telle décision, accordez-moi un délai supplémentaire. Donnez-moi cinq jours. Si ce délai écoulé, aucun secours ne nous est parvenu, alors nous nous rendrons.

– Cinq jours, pas un de plus, répondirent ceux qui avaient opté pour la reddition.

Ces deux propositions, d’esclavage d’une part et de chantage à l’ÉTERNEL, d’autre part, m’indisposèrent tellement que j’envoyai ma servante quérir les anciens de la ville. Quand ils furent chez moi, je leur fis ouvertement des reproches :

– Vous avez eu tort de soutenir Ozias et de faire serment de livrer la cité à Holopherne si le Tout-Puissant ne vous portait pas secours dans le délai fixé. Qui donc êtes-vous pour faire une sommation à l’ÉTERNEL. On ne le met pas au pied du mur comme un homme ! Si vous êtes incapables de comprendre les profondeurs de l’âme humaine, comment osez-vous pénétrer l’Esprit de l’ÉTERNEL et concevoir ses desseins ? Comment pouvez-vous imaginer livrer notre cité et devenir esclaves ? Tout le royaume tombera aux mains de l’ennemi, les villes seront pillées, le Temple et l’autel profanés. À cause de nous et à jamais, resteront dans les mémoires de notre peuple la déportation du pays, le dépeuplement de notre héritage, la destruction du Temple bâti par Salomon.

– Mais le peuple avait tellement soif...

N'ayant pas été entendue par ces hommes censés être sages, je cessai d'argumenter. Emplie d'une force nouvelle, je décidai d'agir pour servir l'ÉTERNEL :

– D'accord. Trouvez-vous cette nuit à la porte de la ville. Je sortirai avec ma servante. Avant le délai imparti et avec la grâce de l'ÉTERNEL, un autre dénouement sera possible. Je ne vous dirai rien avant de m'être exécutée. Accordez-moi votre confiance.

– Nous connaissons ton intelligence, ta vertu, ta sagesse tout comme l'éclat juste et pieux de ton cœur. Va en paix.

Lorsqu'ils quittèrent ma chambre haute, je priai l'ÉTERNEL, Dieu de l'héritage d'Israël. De la profondeur de mon cœur, ma prière montait vers lui. Évoquant toute ma lignée de Siméon, je lui rendis grâce pour tous ses bienfaits passés, j'évoquai sa gloire et enfin l'ennemi d'aujourd'hui, ce Nabuchodonosor qui voulait être Dieu. Loin de moi l'idée de demander à l'ÉTERNEL de montrer qu'il était le seul vrai Dieu. Je le savais. Il nous l'avait montré autrefois ce qui n'avait pas empêché son peuple de se détourner de lui. Il n'avait plus à se manifester. J'accueillais l'épreuve par laquelle l'ÉTERNEL sondait le cœur des hommes. L'ennemi extérieur était le reflet de l'ennemi intérieur. En ce moment, l'orgueil. Je lui demandai de me soutenir dans mon action pour sauver son peuple de l'esclavage. Si dans cinq jours nous restions passifs, alors l'ennemi prendrait Jérusalem, nos vies. Je l'implorai de donner à mon esprit la finesse nécessaire pour tromper l'ennemi ; à ma bouche, des mots à la double entente ; à ma main de veuve dans la main du Saint Nom, la vaillance escomptée pour briser l'arrogance d'Holopherne. Si l'ennemi tombait à cause d'une simple femme, alors il saisisrait que la libération d'Israël n'était due qu'à Dieu.

Fortifiée par sa présence, je me relevai et j'appelai ma servante. Je descendis dans la pièce où je venais les jours de sabbat et de fêtes. Je quittai mes habits de veuve. Je pris un bain. Je mis généreusement sur mon corps un parfum aux fragrances fleuries à la longue tenue et au sillage capiteux. Je revêtis une tunique de joie, couleur violette, qu'aimait autrefois mon époux Manassé. Le violet de la cérémonie, couleur délicate et troublante, entre la fougue et la froideur. Je la ceinturai d'un turban jaune d'or, mettant en évidence la finesse de ma taille. Cet or, promesse d'abondance, qui exaltait tant l'humeur de l'homme avide. Je peignis ma chevelure pour lui donner de la brillance. Je mis mes plus beaux bijoux : bagues, anneaux, pendants d'oreilles sertis de pierres précieuses qui scintillaient comme les étoiles dans la nuit. Enfin, je chaussai mes sandales.

Je donnai à ma servante une outre de vin, une cruche d'huile, des galettes de farine d'orge, des gâteaux de fruits secs. Je sortis, parée de ma tenue des jours de fête, comptant qu'elle puisse mettre en valeur ma beauté comme au temps des jours heureux. Les anciens donnèrent l'ordre d'ouvrir la porte de la ville. Les soldats obéirent.

Je descendis la montagne jusqu'à la traversée du vallon. Un poste avancé se porta à ma rencontre. Ils me saisirent brutalement par le bras. Leurs questions fusaient de toutes parts :

– Quel est ton camp ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?

– Je suis une fille des Hébreux. Je m'enfuis de la cité, car ils ne tarderont pas à vous servir de pâture. Je viens voir Holopherne pour lui donner des renseignements afin qu'il se rende maître de la ville et de tout le pays sans verser une goutte de sang.

– Va donc le retrouver sous sa tente. Répète-lui ce que tu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au possible. Pourrais-je compter sur sa grâce ? Il leva la tête et lorsqu'il m'aperçut son visage s'empourpra de colère. Je perdis conscience.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras d'un roi anxieux :

– Qu'est-ce qui te trouble ainsi reine Esther ? Mon ordonnance ne te concerne pas.

– Je t'ai vu pareil à un ange et mon cœur s'est troublé par ta splendeur.

Tandis que je parlais, je défaillis de nouveau.

– Qu'y a-t-il reine Esther ? Quelle est ta requête ? Dis-moi ce que tu désires, et, serait-ce la moitié du royaume, c'est accordé d'avance ! fit-il désappointé par une telle faiblesse de ma part.

Prudente, je remis à plus tard ma vraie requête :

– Si j'ai trouvé grâce aux yeux du roi et s'il te plaît d'exaucer ma demande pour combler mon désir, j'aimerais que le roi vienne au banquet que je donnerai avec Haman.

Le roi accepta.

La veille, j'avais invité Haman, seul. Je souhaitais endormir sa méfiance, car je le savais sensible à se savoir distingué par la reine et surtout je voulais détourner son attention de tout complot contre mon oncle.

Le lendemain, j'appris que le sommeil avait fui le roi durant la nuit. Pour se calmer, il avait demandé qu'on lui lise les chroniques de son règne. Il s'y trouvait consignée la dénonciation de Mardochée contre les eunuques qui avaient

projeté d'attenter à la vie du roi. Pour s'assurer des bienfaits de sa reconnaissance royale, il avait demandé quelle distinction avait été donnée à son sauveur. Comme les courtisans avaient répondu qu'il n'avait reçu aucune récompense, le roi s'inquiéta de ce manquement et s'en ouvrit à Haman : « Comment faut-il traiter un homme que le roi veut honorer ? ». J'imaginai aisément qu'Haman avait cru que cette question s'adressait à sa propre personne. J'aurais aimé voir sa déconvenue lorsqu'Haman gratifia Mardochée des honneurs qu'il avait suggérés au roi, croyant qu'il en serait l'heureux destinataire. C'est ainsi qu'il avait dû apporter des atours royaux et un cheval à son pire ennemi. Il avait dû promener Mardochée sur l'un des chevaux du roi sur la Grand-Place. Je devinais sa rage tandis qu'il était obligé de combler de présents et de faire honneur à l'ennemi qu'il voulait exterminer.

Le jour du festin, le roi avait honoré sa parole en venant avec Haman. Comme je n'avais pas répondu précédemment à sa requête, le roi me la renouvela :

– Dis-moi ce que tu désires, et, serait-ce la moitié du royaume, c'est accordé d'avance !

Le cœur chamboulé, je devais maintenant lui révéler que j'étais juive :

– Si vraiment j'ai trouvé grâce à tes yeux et si tel est ton bon plaisir, accorde-moi la vie et la vie de mon peuple. Nous avons été livrés à l'extermination. Si nous étions destinés à l'esclavage, je ne t'aurais pas importuné, mais c'est la tuerie d'enfants, de femmes et de tout un peuple qui a été déclarée. De plus, le persécuteur ne pourra jamais compenser le dommage qui va en résulter pour toi et ta grandeur.

Je lus en même temps la frayeur dans les yeux d'Haman et la surprise dans ceux du roi.

- Quel est le nom de ce persécuteur ? demanda le roi.
- Le persécuteur ? C'est Haman.

Je vis Haman se décomposer en comprenant que sa vie et ses ambitions s'écroulaient. Je pouvais deviner le goût âpre de sa défaite à cause d'un Juif insignifiant à ses yeux. Pris dans un tourbillon d'émotions, le roi se leva et quitta le banquet pour gagner le jardin du palais. Quant à Haman, il resta pour implorer ma grâce. Quand le roi revint, il vit Haman effondré sur le divan là où j'étais étendue. Furieux peut-être de l'imaginer en train de me violer, il fit saisir Haman. Sa jalousie fusionna avec sa colère qui était déjà à son comble. Harbona, un eunuque fit alors remarquer au roi :

– Justement, il y a une potence de cinquante coudées, qu'Haman a fait préparer pour ce Mardochée qui a parlé pour le bien du roi.

- Qu'on l'y pende, ordonna le roi.

Le roi, qui avait repris son anneau à Haman, le mit au doigt de Mardochée. J'implorai ensuite le roi de faire révoquer les lettres émises dans toutes les provinces royales par Haman. Le roi répondit :

– Esther, je te donne la maison d'Haman. À Mardochée, le droit de faire ce qu'il juge bon au sujet de ces lettres.

Les scribes royaux furent convoqués aussitôt par mon oncle. Ils écrivirent l'annulation de l'ordre d'Haman à tous les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Haut, tout petit. L'ÉTERNEL ne juge pas. Il n'est ni cruel ni inquisiteur. En revanche, tu l'as jugé. Comment peux-tu le qualifier d'injuste ? Tu dis que tu es juste. C'est vrai, tu es juste selon l'idée que tu te fais de la justice. Mais sa justice est-elle la tienne ? Tu l'as accusé de ne pas te répondre. Il n'est pas sans réponse. Il se sert des visions, des peines, des songes, de la maladie... afin que l'Homme s'élève. L'épreuve est salutaire. Qui enseigne mieux qu'elle ? De l'épreuve jaillit la connaissance. L'ÉTERNEL ne méprise personne.

Le visage de mon époux s'apaisait. Une œuvre s'opérait en lui. Dans l'amour qui nous unissait, je devinais qu'il regrettait de s'être laissé emporter par l'impatience. De s'être plaint du Très-Haut dans l'amertume de son âme. De s'être disputé avec ses meilleurs amis. Ses croyances avaient restreint sa vision de la justice et celle de l'ÉTERNEL. Les miennes avaient limité la réponse à ses questions. La prison de nos pensées ouvrait ses grilles à un univers plus vaste. Je vis son regard s'élargir sous ses larmes de joie. Comme les nuages chassés par le vent, ses angoisses disparaissaient. Son visage s'était détendu.

C'est dans cette disposition du cœur, ouvert à l'espérance et fermé à la plainte, que Job me révéla que l'ÉTERNEL lui avait répondu. Mon époux s'était laissé enseigner. Et il avait compris que cela était juste, car le mal n'avait pas été créé par l'ÉTERNEL. Il était dans le devenir, le faire de l'homme.

Quand Job avait prié pour ses amis, le Très-Haut avait rétabli son ancienne situation. Même davantage, car il découvrit en réalité que ses possessions avaient doublé. Tous ceux qui le fréquentaient autrefois partagèrent le pain avec lui dans la maison. Ils s'apitoyèrent sur lui qui avait été frappé dans ses biens, dans ses enfants et dans sa chair. Ils le consolèrent.

Chacun lui fit cadeau d'une pièce d'argent et d'un anneau d'or.

Quant à moi, je donnais le jour à sept fils et trois filles. La première, Jemima, « Colombe », pour honorer le parfum de l'innocence et de l'adoration. La seconde, Ketsia « Fleur de cannelle », un parfum inimitable des filles de roi. La troisième, Kéren Happuc « Corne d'antimoine », ombre à paupières, la touche ultime de la beauté. Dans tout le pays, on ne trouvait pas de femmes plus belles que mes filles. Mon époux leur donna une part d'héritage comme à leurs frères. Nous fûmes heureux longtemps.

## Suzanne<sup>36</sup>

J'étais l'épouse de Joakim, un homme très riche et respecté. De nombreux Juifs se rendaient chez lui, car il était fort estimé. Vers midi, lorsque tout le monde se retirait, j'aimais me promener dans le jardin.

Cette année-là, deux anciens avaient été désignés comme juges en raison de leur grand âge, signe de sagesse qui sépare le vrai du faux. Je remarquai rapidement leurs regards concupiscent à mon égard et leurs futilités prétextes pour rendre fréquemment visite à mon époux. Je veillais à ne jamais me retrouver seule avec eux.

Cet été, la chaleur était si lourde que je décidai de prendre un bain dans le jardin. Je demandai aux servantes de m'apporter de l'huile, du baume et de fermer la porte derrière elles. À peine étaient-elles parties que les deux vieillards, cachés dans le jardin, accoururent près de moi :

– La porte du jardin est close. Personne ne peut nous voir. Nous te désirons tant, couche avec nous. Si tu refuses, nous dirons qu'un jeune homme était avec toi et que tu as éloigné tes servantes pour cette raison.

Je restai un moment sans voix devant une proposition aussi indécente. Je me sentis traquée. J'avais le choix entre me soumettre à la perversité, à tour de rôle, de chacun des deux hommes ou être accusée d'adultère. Voilà l'objet de leur offre immorale. Prise au piège, j'écoutais ce que mon cœur me dictait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# La Samaritaine

Il était midi. Je venais puiser de l'eau, lorsque je vis un homme assis là, au bord du puits, sous l'ardeur accablante du soleil. Fatigué et visiblement assoiffé. Il était grand, d'allure athlétique, le visage allongé, les cheveux longs tombant sur les épaules avec une raie au milieu. Un Juif.

Il s'adressa à moi pour quémander de l'eau :

– Donne-moi à boire.

J'étais époustouflée qu'un Juif osât parler à une Samaritaine. Qui plus est, pour me demander à boire. Si j'étais venue à l'heure où il fait le plus chaud, c'était pour ne plus subir le mépris des autres femmes. Alors, celui d'un Juif, encore moins ! Les Juifs nous jugeaient possédés du démon. « Un morceau de pain donné par un Samaritain est plus impur que du porc » disait un de leurs dictons. Et, selon la Loi du talion, nous leur rendions bien la monnaie de leur pièce. Si bien que les Juifs préféraient faire le détour par la vallée inhospitalière du Jourdain plutôt que de traverser notre contrée pour se rendre en Galilée.

– Comment ! toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine, lui rétorquais-je vertement.

L'homme ne semblait pas se soucier de l'histoire qui séparait nos deux peuples. Ignorait-il que mes ancêtres avaient construit

un temple rival à celui de Jérusalem sur le mont Garizim ? Que leur grand-prêtre de Jérusalem, Jean Hyrcan l'avait fait raser ? Que nous l'avions reconstruit sur cette montagne sacrée ?

– Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te dit : « Donne-moi à boire », c'est toi qui lui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive, me répondit-il.

Je regardais cet homme qui n'avait rien pour puiser de l'eau et qui me proposait de m'en donner.

– Le puits est profond et tu n'as même pas un seau, avec quoi prendrais-tu l'eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits ? » ajoutais-je mi-moqueuse mi-étonnée par sa réponse pour le moins surprenante.

Sa réponse ne se fit pas attendre :

– Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissante en vie éternelle, poursuivit-il encore plus mystérieux.

Cet homme n'était visiblement pas comme ceux que j'avais connus. De plus, il s'affranchissait de toutes les conventions. Alors qu'il était Juif, il parlait à une Samaritaine et s'associait aux œuvres de l'ÉTERNEL.

– Donne-moi cette eau que je n'aie plus soif et que je n'aie plus à venir ici pour puiser, répondis-je avec ironie et provocation.

– Va, appelle ton mari, et reviens.

Que me voulait-il ? Si le puits était un lieu de vie pour les bergers et leurs troupeaux, il était aussi un lieu de rencontres : Moïse et sa femme Cippora, le serviteur d'Abraham et Rébecca, l'épouse d'Isaac, Jacob et sa femme Rachel.

– Je n'ai pas de mari.

– Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, car tu en as eu cinq. Et celui que tu as maintenant, n'est pas ton mari : là, tu dis vrai.

Cet homme avait vu ma vie et contrairement aux autres, il ne m'avait pas jugée. Il avait perçu ma recherche de l'amour parfait. Un amour aussi bon que la manne du Ciel dans le désert. Aussi léger que la rosée du matin sur les pétales des fleurs. Aussi précieux que l'or. Aussi vrai que la fidélité du Très-Haut. Aussi durable que le soleil dans le ciel. Aussi chaleureux que le feu. J'avais cherché à apaiser ma soif dans toutes sortes d'eaux. Et je m'étais noyée dans ma quête d'amour. Personne n'avait pu me donner l'amour auquel j'aspirais, et lui, m'invitait à le recevoir comme un don. Un amour inconditionnel qui ferait jaillir en moi une source qui ne tarit pas et qui me désaltère à jamais.

En comprenant ma quête, il me permettait d'accéder à lui :

– Tu es prophète, fis-je avec un profond respect.

Parce que la confiance s'était installée, je repris la conversation pour comprendre ce qu'il fallait faire :

– Alors, explique-moi : nos pères ont adoré Dieu sur la montagne qui est là et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut l'adorer est à Jérusalem.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ses vêtements. Mais s'agissait-il vraiment d'un hasard ? Je ne réfléchissais plus à la loi des hommes, mais à celle de mon cœur. Lorsque j'entendis Jésus demander qui avait touché la frange de son manteau, j'eus soudain honte de mon audace. J'entendis l'un de ses proches l'assurer que personne ne l'avait touché. Simplement la bousculade de la foule. Il démentit aussitôt ces propos. Il savait, mais pour quelle raison cherchait-il à m'identifier ? Son regard parcourut la foule et se posa sur moi. J'étais terrorisée.

Je me jetai à ses pieds, implorant son pardon. Comment avais-je osé toucher celui qu'on appelait le Messie et le rendre ainsi impur ? Mourir à moi-même et renaître en lui. Tel était mon vœu. Je me présentai à lui devant tous les gens. Et je rompis le silence dans lequel j'étais murée depuis si longtemps. Si j'entendis les cris indignés de la foule en écoutant mon récit de menstrues, ils furent aussitôt effacés par la douce voix de Jésus qui me demanda comment je me sentais. Sa question posée, je compris à l'instant même que j'étais guérie.

Jésus touché physiquement par moi l'avait été aussi dans son cœur. Lui, le si pur s'était laissé imprégner par ma souillure pour m'en libérer. Il avait montré mon audace à la foule non pas pour me condamner aux yeux de tous, mais pour m'inviter à me raconter. Il avait permis de rendre public notre tabou du sang qui m'avait volé le droit d'exister. Désormais, et durablement, je savais que je pouvais retourner vivre avec les autres.

– « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix », me dit-il d'un ton affectueux et paternel avant d'être interrompu par un serviteur de Jairos qui lui annonça la mort de sa fille.

Avec la même infinie douceur, il répondit à Jairos de ne pas avoir peur de cette mauvaise nouvelle, de continuer de croire que

sa fille serait sauvée. Parce que sa Parole est vérité, je souriais en voyant le bonheur revenir dans la maison de Jairos. Je sus que Jésus était la Vie.

# Salomé

À la mort d'Hérode le Grand, son royaume avait été divisé entre ses trois fils. Hérode d'Antipas, mon beau-père, avait reçu le titre de Tétrarque avec le gouvernement de la Galilée et de la Pérée.

Comme aimait le faire jadis son père, Hérode d'Antipas donna un festin à ses dignitaires, aux chefs de l'armée et aux notables de Galilée en l'honneur de son anniversaire. Après avoir répudié sa femme, une fille du roi nabatéen Arétas IV, il avait épousé ma mère Hérodiade, la femme de son demi-frère Philippe. Ma mère avait quitté son époux de son vivant. De plus, elle était aussi la nièce d'Hérode Antipas puisqu'elle était la fille de son autre frère Hérode Archélaos, ce qui avait fait grand scandale. Les Juifs parlaient d'un double adultère.

Mais en ce jour de fête, tout était oublié. Enfin, je le croyais. Les esclaves servaient des mets délicieux aux convives allongés sur les divans. Des danseuses exécutaient des danses lascives au son des lyres et des luths. Le vin allumait les yeux d'une lumière rieuse.

J'avais demandé à ma mère l'autorisation de danser pour fêter les cinquante ans de mon beau-père. Elle avait consenti une danse. Je m'étais parée de jolis voiles et maquillée de manière à être crédible en tant que danseuse. Lorsque ce fut mon tour, je mis tout mon cœur à faire oublier mon jeune âge et mon inexpérience.

Progressivement, mon corps s'abandonna à la musique envoûtante. Oublié l'art de reproduire les figures et les pas que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## La servante du Grand-prêtre

Dans la nuit, des soldats romains et des gardes Juifs se rendirent chez mon maître Hanne, jadis grand-prêtre. Mon maître jouissait encore d'une grande influence. Son gendre Caïphe, qui l'avait remplacé dans ses fonctions, venait souvent lui demander conseil.

Ces hommes encadraient Yeshoua, ligoté. Je l'avais reconnu immédiatement, car je n'étais guère étonnée de sa présence ici. Depuis quelque temps, les conversations s'orientaient souvent vers lui. Elles avaient pris une tonalité dangereuse pour lui. J'avais surpris récemment cette phrase : « Il donne beaucoup de signes et si personne n'agit, tout le monde va croire en lui. Les Romains vont réagir et détruire le Temple et la nation. »

Deux hommes suivaient Yeshoua. Comme l'un des deux était connu de mon maître, il entra avec lui dans la cour. Comme je gardais la porte, il me demanda de faire entrer son ami. Lorsque je m'approchai, je reconnus Simon-Pierre :

– N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? lui demandais-je.

– Non, je n'en suis pas ! me répondit-il.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Comment un proche de Yeshoua, son ami, pouvait-il nier le connaître ? Craignait-il d'être interrogé à son tour ?

Dissimulée, j'écoutais mon maître questionner Yeshoua. Ce dernier affirmait que son enseignement était ouvert à tous. Ni

secret ni caché. Il avait enseigné à la synagogue et au Temple.

– Interroge ceux qui m’ont entendu, répondit Yeshoua.

Une gifle claqua.

– C’est ainsi que tu réponds au Grand-prêtre, avait dit un garde.

– Si j’ai mal parlé, dis-moi en quoi j’ai mal parlé ; mais si j’ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? demanda Yeshoua d’une voix calme.

Je partis, sachant que mon maître n’avait aucun motif d’accusation précis. Il faisait froid. Les hommes avaient allumé un feu dans la cour. Simon-Pierre se réchauffait près des flammes. Un homme s’assit à côté de lui et le reconnut aussitôt :

– C’est sûr : celui-là était avec lui et d’ailleurs, il est Galiléen.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire, fit Simon-Pierre.

L’interrogatoire fini, les gardes se mirent à se moquer de Yeshoua et à le maltraiter. Ils lui avaient recouvert le visage d’un tissu :

– Devine qui t’a frappé ! Allez, fais le prophète, criaient-ils en riant.

Et ils lui crachaient dessus. J’avais honte de voir traiter ainsi un homme qui n’avait fait que le bien autour de lui. Mais pourquoi se laissait-il faire, lui qui était capable de faire marcher les paralysés, de rendre la vue aux aveugles, de ramener les morts du shéol ?

Un troisième homme reconnut Simon-Pierre, il insista. Mais Simon-Pierre nia une troisième fois.

Un coq se mit à chanter. Le jour se levait. Alors Yeshoua dit à son disciple :

– Avant que le coq chante aujourd’hui, tu m’as renié trois fois.

Simon-Pierre partit en pleurant. Les gardes saisirent Yeshoua pour le conduire chez Caïphe.

Un vertige s’empara de moi. J’étouffais. Lorsque je retrouvai mes esprits, je compris que j’étais en colère pour deux raisons. Les voir agir ainsi avec un innocent. Être spectatrice de la lâcheté humaine qui renie l’amitié. À cette colère s’ajoutait de l’étonnement. Pourquoi lui qui pouvait sauver tant de gens ne se sauvait-il pas ? Pourquoi supportait-il une telle humiliation sans rien faire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



devança :

– Pierre, ne t'emporte pas ! Si Yeshoua l'a rendue digne d'écouter sa parole, qui es-tu pour la rejeter ? Assurément, Yeshoua l'a aimée plus que nous. Devenons cet Être que nous avons perçu tout à l'heure par le regard du cœur. Laissons-le prendre racine en nous. Partons annoncer l'Évangile !

Dès que Lévi eut fini de prendre ma défense, nous partîmes annoncer l'Évangile. Nous avons reçu Sa Parole, nous devons la transmettre au plus grand nombre et au plus loin. Je formais le vœu que son message ne soit jamais déformé et que le temps n'annule pas la place de la femme aux côtés de l'homme en lui redonnant exclusivement la parole.

## Notes

1. Joseph vécut plusieurs siècles avant lui au temps des Hyksos qui avaient envahi l'Égypte.
2. Ce récit n'appartient pas à la Bible, mais à la tradition midrashique.
3. Après la mort de Sara, Qetoura devint l'épouse d'Abraham. L'un de ses fils se nommait Madian.
4. *Yam suph* se traduit aussi par mer Rouge.
5. Noun : fils d'Éphraïm, fils de Joseph, fils de Jacob.
6. Et de là vient cette coutume en Israël : d'année en année les filles d'Israël s'en vont se lamenter quatre jours par an sur la fille de Jephthé le Galaadite, Juges 11,27-12,5.
7. Qui veut dire « abeille ».
8. Ou encore douaire, somme destinée à compenser la famille de la mariée de la perte d'un de ses membres. En les libérant, elles ne sont plus la propriété de la famille d'Élimélek, ce qui est un geste de renonciation très fort de la part de Noémie qui leur rend ainsi leur amour.
9. Rituel qui signifie que l'affaire est conclue.
10. Obeb, père de Jessé, père du roi David.
11. D'après le lévitique, il existe un droit de rachat des biens et des personnes.
12. Il s'agit d'un résumé du cantique d'Anne.
13. Celui qui vient sucer le sang d'Israël.
14. Tamar et Absalom sont les enfants de Maaka, fille de Talmaï, roi de Geshour et de David.
15. Coïncidait avec la nouvelle lune et donnait lieu à une célébration religieuse. Le règlement de la néoménie est donné dans le calendrier liturgique des Nombres.
16. Déesse des Sidoniens.
17. Dieu des Ammonites.

18. Dieu des Moabites.
19. Remblai fortifié pour la défense du palais et du Temple de Salomon.
20. Ils ont le même père, mais pas la même mère.
21. Manuscrit du Deutéronome : formulation de la Loi.
22. Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de Tobie dans leur Canon.
23. Région de l'Iran.
24. Dans une région du nord-ouest de l'Iran.
25. Au sud-ouest de l'Iran.
26. Livre exclu du canon hébraïque, Judith signifie « la Juive ».
27. Ceux de Tyr, Sidon, Sour, Okina et Jamnia.
28. Signifie « belle femme ».
29. Soie marine.
30. Ishtar, déesse de la fécondité associée à Vénus.
31. Milieu de février ou mars selon le calendrier grégorien.
32. C'est-à-dire les sorts.
33. Les Macchabées.
34. La rançon : il s'agit d'un paiement qui permet le rachat de l'humanité.
35. Traduction d'Annick de Souzenelle dans *Le Baiser de Dieu* aux éditions Albin Michel au lieu de « Maudis Dieu et meurs ».
36. Texte non reconnu dans le canon hébraïque.
37. « Dieu juge ».
38. L'arche d'alliance est faite de bois d'acacia, l'acacia est lié à la mémoire des Lois, mémoire de Yahvé qui manque à cet homme.
39. Le tremble est un arbre funéraire et en même temps a une grande mémoire ce qui fait défaut cruellement à cet homme.
40. Signifie : « Le Seigneur est favorable, Dieu fait grâce ».
41. Région limitrophe de la Judée qui s'étend du sud des monts

de Judée au nord du Néguev.

42. Des non-Juifs.

43. Chandelier à sept branches.

44. Le Saint des Saints.

45. Le jour du Grand Pardon.

46. Papa.

47. Intendant d'Hérode.

48. Conseil suprême placé sous l'autorité du Grand-prêtre, mais qui n'avait pas le pouvoir de condamner quelqu'un à mort.

49. Secte juive qui prônait la révolte contre les Romains.

50. Suaire.

51. Pour nous le dimanche.

52. Très cher Maître, mon rabbin bien-aimé.

53. L'évangile de Marie, évangile apocryphe rejeté par le Canon, mais considéré comme Écriture sainte par d'autres Églises.